



### 1° lecture du livre de la Sagesse (Sg 18, 6-9)

La nuit de la délivrance pascalle avait été connue d'avance par nos Pères ; assurés des promesses auxquelles ils avaient cru, ils étaient dans la joie. Et ton peuple accueillit à la fois le salut des justes et la ruine de leurs ennemis. En même temps que tu frappais nos adversaires, tu nous appela à la gloire. Dans le secret de leurs maisons, les fidèles descendants des justes offraient un sacrifice, et ils consacrèrent d'un commun accord cette loi divine : que les saints partageraient aussi bien le meilleur que le pire ; et déjà ils entonnaient les chants de louange des Pères.

Le Livre de la Sagesse est très particulier : Il ne figure pas dans le Canon (liste officielle) de la TaNaKH (Bible hébraïque). Il a été ajouté par les chrétiens à la traduction grecque de cette Bible (dite des Septante), au III° s. de notre ère. Ajout non reconnu par les Juifs qui en restent à leur canon initial. D'après la tradition, ce sont 72 sages d'Alexandrie qui ont traduit la TaNaKH en grec, à la demande de Ptolémée II, vers 270 av. J-C.

La légende dit que 72 traducteurs (6 pour chacune des 12 tribus d'Israël) furent choisis, que chacun a fait sa traduction séparément et que lorsque l'on a comparé les 72 textes, ô merveille, ils étaient identiques ! Puis le nombre a été réduit à 70. Mais pourquoi le mot *septante* ? C'est l'ancien mot français - du XII°s. - pour dire 7 dizaines. Il a été remplacé par *soixante-dix* au XVII°s dans le territoire de la France d'alors. Une tradition dit que Louis XIV, voyant arriver le cap de ses *septante* ans, ne supportait pas ce mot qui lui rappelait qu'il « allait prendre un coup de vieux » et qu'on le remplaça alors par *soixante-dix* pour que le roi n'entende pas le mot *septante*. Ainsi *soixante-dix* entra en usage dans son royaume, mais pas en Belgique wallonne ni en Suisse romande, ni dans les langues régionales de France !

C'est donc le nombre des traducteurs qui est à l'origine du nom de « *la Bible des septante* » ou « *la Septante* » ou encore « *la LXX* » ! Par réaction « contre » l'Eglise de Rome, le Canon protestant se réfère à la Bible hébraïque et n'a pas le livre de la Sagesse dans sa liste, mais l'a placé avec quelques autres livres dits « deutérocanoniques » ou « apocryphes ». Luther a jugé que ces livres-là ne pouvaient servir à fonder la foi, mais qu'ils étaient cependant *utiles pour nourrir la piété*.

Autre particularité de cet ouvrage, le dernier des livres de l'Ancien Testament des Bibles catholiques et orthodoxes, c'est qu'il est le seul à avoir été écrit en période romaine (et non plus hellénistique), aux environs de 50 voire 30 av. J-C. selon certaines nouvelles estimations. Son auteur inconnu habite une Alexandrie qui compte des Juifs par centaines de milliers (eh oui !) et qui est en passe de devenir le second pôle d'attraction de l'empire romain !

Cet auteur écrit pour les Juifs de cette ville immense - où tout le monde parle grec -, dont un très grand nombre a oublié l'hébreu (car ils sont implantés là depuis plusieurs générations). Lui-même fait partie de la « diaspora » (juifs vivant hors d'Israël) mais connaît parfaitement la Septante, les commentaires et légendes rabbiniques, ainsi que la poésie, la rhétorique et la philosophie grecques, ce qu'atteste l'étude de sa pensée, le vocabulaire et les tournures qu'il utilise, etc. Un véritable érudit !

(d'après l'introduction à ce livre, de Pierre de Beaumont)

*La nuit de la libération pascale* (d'Égypte) est le repère fondamental de la foi d'Israël. Sans cet événement, il n'y aurait pas la Bible, affirme Thomas Römer, [professeur de 'la chaire des milieux bibliques' au Collège de France, à l'Université de Lausanne et spécialiste international de l'histoire biblique]. La sortie d'Égypte est le récit de libération fondateur du judaïsme. « Le Seigneur nous a faits sortir d'Égypte » résume le credo officiel sur lequel vont se mettre d'accord les milieux sacerdotaux et laïques qui éditent le texte actuel du Pentateuque (les cinq premiers livres de la Bible, la Torah pour les juifs) aux alentours de l'an 400 avant notre ère.

L'origine de la tradition de la sortie d'Égypte vient du Royaume du Nord-Israël-Samarie). Elle est difficile à cerner. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été très importante au moment de la fondation de ce royaume puisque, lorsque le roi Jéroboam le crée vers 930 av. J.-C., il inaugure les sanctuaires de Dan et de Bethel, et établit dans chacun une figure taurine de Yahvé qui sont alors caractérisées par l'affirmation qu'elles représentent le dieu qui a fait sortir d'Égypte les prémices du peuple d'Israël (1 R 12,28-29). A ce stade, Moïse n'était sans doute pas encore lié à l'histoire de l'Exode, car de nombreux textes bibliques anciens qui rappellent ce fait, l'attribuent exclusivement au dieu d'Israël, sans mentionner le personnage de Moïse !!!

Bien que la tradition de la sortie d'Égypte remonte à l'époque de la monarchie (IX<sup>e</sup> s. av. J.-C.), la question d'éventuels faits historiques qui la sous-tendent est très délicate. Aucun document égyptien ne mentionne un élément comparable à ce qui apparaît dans le récit biblique, et le texte du livre de l'Exode ne donne pas des indications historiques précises. Ainsi, le roi d'Égypte qui est sensé affronter Moïse et Aaron ne porte pas de nom. Cela semble vouloir signifier que « Pharaon » est une figure de ce que représente la culture égyptienne avec son panthéon immense de dieux, et « Moïse » le représentant du dieu d'Israël, que le roi d'Égypte prétend ne pas connaître, mais dont il devra admettre, en fin de compte, la supériorité.

La 1<sup>o</sup> mention d'*Israël* sur une stèle datant d'environ 1220 av. J.-C., désigne un groupe autochtone installé parmi les villes cananéennes. La tradition de la sortie d'Égypte serait-elle dépourvue de tout fondement historique ? Certains spécialistes actuels pensent que cette tradition s'est construite à partir de différentes « traces de mémoire ». Parmi celles-ci, on peut mentionner les fameux « Hyksos », souverains d'un pays étranger, venant du Levant, qui ont gouverné l'Égypte et en ont été chassés vers - 1540.

Une autre « trace de mémoire » réside peut-être dans la présence des « Habirou » en Égypte et Canaan. Il ne s'agit pas d'un terme ethnique, s'appliquant à un peuple particulier, mais d'un terme sociologique qui désigne des marginaux, des mercenaires ou des brigands ! Plusieurs documents égyptiens relatent des conflits entre le roi d'Égypte et ces Habirou qui sont tantôt capturés tantôt chassés d'Égypte. Certains postulent que le mot « hébreu » trouverait son origine dans le mot « habirou », mais ce rapprochement ne fait pas l'unanimité. Toujours est-il que certaines descriptions égyptiennes ne sont pas sans rappeler les conflits entre Pharaon et les Hébreux du livre de l'Exode.

La « révolution monothéiste » d'Akhénaton (~ 1344-1328) n'est pas identifiable sur le plan historique avec « la geste » de Moïse dont l'origine égyptienne du nom (= *engendré par*) ne fait plus de doute (l'hébreu l'a modifiée pour obtenir *sauvé des eaux*). Des documents de la fin du II<sup>e</sup> millénaire mentionnent des hauts fonctionnaires d'origine asiatique portant dans leur nom égyptien l'élément « moïse ». Si aucun d'eux ne peut être identifié au héros biblique, l'existence de tels personnages a très probablement contribué à la construction de la figure biblique de Moïse.

On peut donc dire que le récit fondateur de la Bible hébraïque combine différents souvenirs et données d'origines très diverses (tradition orale des tribus, contes populaires, ...) pour construire une nouvelle mémoire collective fondatrice du peuple de Yahvé.

Revenons à notre lecture. L'auteur qui voit certains juifs d'Alexandrie se tourner vers la culture hellénistique ambiante, apostasier la foi d'Israël pour adorer les dieux romains, ..., met en relief la foi des ancêtres et souligne leur fidélité à cette foi. En fait, il invite les juifs d'Alexandrie qui vivent dans une Égypte païenne et où le pouvoir est tracassier à leur égard, non pas à quitter le pays, mais à imiter leurs ancêtres dans leur piété et leur fidélité à la foi de leurs Pères. Qu'ils soient, eux aussi les « fidèles descendants des justes », qu'ils n'oublient pas ce qu'a signifié dans l'Histoire de leur peuple « la nuit de la délivrance pascale » qui a fait d'Israël un peuple à part, assuré d'une sollicitude spéciale du Dieu unique et vrai.

**Évangile****Évangile selon saint Luc (Lc 12, 35-40) (lecture brève)**

Jésus disait à ses disciples :

- A** « Restez en tenue de service, votre ceinture autour des reins, et vos lampes allumées.  
**B** Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces,  
pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte.  
**C** Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller.  
> **D** Amen, je vous le dis : c'est lui qui, la ceinture autour des reins,  
les fera prendre place à table et passera pour les servir.  
**C'** S'il revient vers minuit ou vers trois heures du matin et qu'il les trouve ainsi,  
heureux sont-ils !  
**B'** Vous le savez bien : si le maître de maison avait su à quelle heure le voleur viendrait,  
il n'aurait pas laissé percer le mur de sa maison.  
**A'** Vous aussi, tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas  
que le Fils de l'homme viendra. »

La lecture brève nous aide à voir ce qu'est un chiasme [kiasme], moyen typique d'expression de la pensée concentrique des Orientaux et non des Occidentaux. Nous, nous mettons 'la leçon' en introduction et l'expliquons (cf. la fable du Loup et de l'Agneau : *La raison du plus fort est toujours la meilleure, nous l'allons montrer tout à l'heure.*) ou bien elle se trouve en conclusion (cf. la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf qui se conclue par : *Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages : Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs, Tout petit prince a des ambassadeurs, Tout marquis veut avoir des pages.*)

L'oriental, lui a une pensée concentrique : il met « la leçon » qu'il veut mettre valeur au centre (ici le **D**) et l'entoure d'éléments de même pensée, voire un même mot ou expression, placés d'abord aux extrêmes, puis en se rapprochant du centre (**A** : la vigilance : **a**: *restez en tenue de service* et **a'**: *tenez-vous prêts* / **B** : *le maître* en **b** et **b'** / **C** : une béatitude : *heureux* en **c** et **c'**). C'est comme une spirale qui mène au centre !

*La ceinture autour des reins* : la ceinture permettait de retrousser le manteau et de retenir la tunique, parfois longue. Elle facilitait donc la marche du voyageur ou le travail à faire. Détacher sa ceinture signifiait au contraire se détendre et se reposer. Avoir les reins ceints, c'était être prêt, comme le rappelle le départ précipité d'Égypte, l'exode nocturne. Philon d'Alexandrie écrit que « pour rendre grâce à Dieu il faut être toujours prêt avoir dépassé les passions, avoir les « reins ceints » au sens spirituel. » Pour Lc, vu le contexte, *la ceinture aux reins*, c'est savoir l'heure que l'on vit, fixer son attention sur l'essentiel, se libérer de toute encombre, s'oublier soi-même, accueillir la Parole. Que le maître se mette au niveau du disciple est un thème que Lc partage avec Jn qui en a fait un geste symbolique (lavement des pieds). Cette phrase centrale a une tournure lucanienne, mais il est fort possible qu'il l'ait puisée au Document Source et l'ait remodelée selon son vocabulaire, car l'Ascension d'Isaïe (texte chrétien apocryphe du II<sup>e</sup> s.) donne une phrase semblable mais sous une forme qui paraît plus archaïque !

La parole de salut (cf. **D**) que Lc insère au centre de ce passage, nous fait assister à un renversement des rôles. Selon un mouvement qui rappelle le Magnificat, le maître (le Christ) devient serviteur. Ce motif déjà associé par Paul à la venue, à la vie et à la mort du Christ (thème que reprendra Jn) Lc l'articule sur la venue finale du Seigneur. Au festin du Royaume (> Lc 14,15), le service sera assuré par le Seigneur en personne. La phrase de Lc 22,27 (*je suis au milieu de vous comme celui qui sert*) anticipe ce service « aujourd'hui » (*je suis !*).

En passant du temps de l'Église à l'éternité du Royaume, la structure de l'amour ne se modifiera donc pas, ni celle du pouvoir en régime chrétien. Dans son discours d'Adieu, le Christ lucanien, comme le Christ johannique lors du lavement des pieds, exhorte les ministres chrétiens à exercer leur responsabilité en opérant ce mouvement christique, qui inverse les schémas hiérarchiques humains.

Voilà définie pour l'Église, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle, la tâche du responsable : être prêt au service (se ceindre la taille), accueillir les invités (faire asseoir, installer) et servir à table. Heureux, ceux qui le vivent au quotidien, et sans baisser les bras.

On perçoit ici la difficulté d'exercer « le pouvoir » dès les premières communautés et le souci des évangélistes de rappeler les responsables à servir, à la suite du Christ !

## Homélie pour le 19<sup>e</sup> dimanche (pour les lecteurs d'Une Lanterne)

Les lectures de ce dimanche nous présentent la Foi et l'Espérance comme le côté pile et le côté face d'une même réalité. Dans la 1<sup>o</sup> lecture, l'auteur du Livre de la Sagesse affirme que Dieu est fidèle à sa parole et que la Foi est le moyen d'attendre - et donc d'espérer - la réalisation des promesses qu'il a faites. Mais avec Jésus, il ne s'agit plus d'entrer dans une terre promise pour ici-bas, il s'agit pour nous de croire au Royaume 'des Cieux', d'en accueillir ses prémices et d'attendre le jour où il m'intégrera en lui.

La foi nous transporte déjà à notre propre fin, comme à celle du monde. Elle enjambe l'Histoire, parce que, vu du côté de Dieu, ce que nous nous attendons à cause du temps, est pour lui déjà réalisé. Pour lui, en effet, notre passé comme notre avenir, tout est un éternel « aujourd'hui » !

Mais en quoi consistent les promesses de Dieu qui jalonnent tant de récits bibliques ? Au-delà des images utilisées, (« terre promise », « paradis », « banquet final », « noces de l'Agneau », « royaume des cieux ») ce qui est promis à l'être humain, c'est ce que Dieu nous a révélé à travers Jésus : prendre part à la Vie divine, être divinisé, comme le disait St Irénée de Lyon au II<sup>e</sup> s.. Tel est le message inouï des Evangiles.

Ainsi la Parole de Dieu nous invite à vivre le présent comme nos ancêtres dans la foi, comme des personnes enracinées dans leur humanité mais qui attendent tout de l'avenir. Ainsi, de même qu'Abraham séjournait en Canaan « en étranger », habitant sous des tentes, de même nous vivons sous des toits, mais dans l'espérance d'habiter « la Cité sainte », de prendre notre place réelle en Dieu.

Dans cette attente, il est bon de s'attarder à la lecture brève de l'évangile que propose la liturgie. Car elle forme un tout. La difficulté, c'est que, pas formés à la façon d'écrire des auteurs bibliques, nous lisons le texte à l'occidentale et nous nous arrêtons aux paroles du début (*Restez en tenue de service, votre ceinture autour des reins, et vos lampes allumées.*), ou de la fin (*Tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra*). Nous pensons dès lors que ces paroles sont des mises en garde avec tout ce que cela représente d'angoisse, de peur de se retrouver devant la porte fermée ou d'avoir droit à des représailles.

Or, ces paroles ne sont que des repères qui cadrent le texte. *Restez en tenue de service* et *tenez-vous prêts* se répondent ! On note aussi que le rédacteur utilise le mot *maître* (*attendre le maître, et si le maître avait su*). Nous avons là deux nouveaux repères qui se répondent. On trouve ensuite deux béatitudes (*Heureux ces serviteurs, et heureux sont-ils*). Ainsi petit à petit, ces trois balises, (thème de la vigilance, thème du maître et les béatitudes) nous orientent sur la pensée centrale, le véritable message du texte, annoncé qui plus est par le « *Amen, je vous le dis* » .

Le but de ce texte est de nous délivrer un magnifique message d'espérance, de réjouir nos cœurs à travers une image on ne peut plus lumineuse : Dieu prendra la tenue de service, se mettra la ceinture autour des reins, nous fera prendre place à sa table et passera pour nous servir. Tel est le but de la foi et de l'espérance chrétiennes.

C'est cette image merveilleuse qui doit raviver notre espérance et nous stimuler à aller, sereins, vers ce jour ! Voilà le sens de notre vie caillouteuse, de nos chemins parfois arides. Voilà qui doit nous aider à avancer, même cahin-caha, sur notre sentier de vie. Voilà la réserve d'huile intarissable pour éclairer les passages sombres. Voilà qui nous invite à aimer malgré nos repliements sur nous-mêmes, à servir au-delà de notre « ego » qui nous joue parfois de « sales tours ».

L'important c'est de s'investir dans ce que nous vivons, au sein de nos liens humains, même si la tenue de service n'est pas toujours « au top », même si la ceinture lâche parfois, même si la lampe manifeste sa fragilité. Peu importe : un repas nous attend, la table est déjà mise, la place est réservée, le mets divin est prêt. Peut-être que si nous vivions nos eucharisties comme l'avant-goût, les prémices, la figure de ce Banquet, la joie qui en découlerait ne resterait pas sans effet pour nos contemporains !